



# **Le journal poétique de la guerre parisienne, dédié aux conservateurs du roy, des loix et de la patrie**

<https://hdl.handle.net/1874/362740>

# IOVRNAL

POETIQUE

DE LA GVERRE

# PARISIENNE.

DEDIE'

Aux Conseruateurs du Roy, des Loix,  
& de la Patrie.

*Par M. QVESTIER, dit FORT-LYS.*



A PARIS,

Chez la veufue d'ANTHOINE COVLON, rue d'Escoffe,  
aux trois Cramailles.

---

M. DC. XLIX.

TOURNAL

POETIQUE

DE LA GUERRE

PARISIENNE

DEBIT

aux Conscripteurs de la République

de la Patrie

Par M. BASTARD de FORTIER



A PARIS.

chez les Citoyens de la République  
aux nos 20 et 21 de la rue de la Harpe

M. DC. XLIX.

LE  
**JOURNAL**  
 POETIQUE  
 DE LA GUERRE  
**PARISIENNE.**

*Dedié aux Conseruateurs du Roy, des Loix, & de la Patrie.*



Le Ciel estoit serain ; mais tout à coup les vents  
 Broüillerent le cristal du pur des Elemens,  
 Dés l'abort que le Roy quitta son domicile :

D'en dire le sujet, il n'est que trop facile.

L'ignorance regnoit parmy les factieux,  
 Et on ne voyoit rien que leurs faits vicieux,  
 Ils croyoient d'un Paris establir vne Banque,  
 Mais ils ont veu à clair qu'icy leur foy leur manque.  
 Celuy qui dans celieu disoit, i'ay grand credit  
 S'est bien veu repousser, & sans nul contredit  
 A rebouché chemin, croyant que la campagne  
 Luy seruiroit beaucoup mieux qu'un cheual d'Espagne,  
 Et qu'il est impossible en formant un danger  
 De souffrir près de nous un Finet-Estranger.

Qui attrapoit l'argent de nos genereux Princes,  
 Et qui seul deuoroit nos plus belles Prouinces?  
 Qui dominoit sur tout le ieune esprit du Roy,  
 Qu'il estoit son Azile; Hé grand Dieu! Qui le croy?  
 Qu'il estoit le tymon du repos de la France,  
 Qu'il tenoit en serré dans sa main la balance,  
 Que son esprit subtil destournoit les desseins,  
 Et qu'après son conseil on n'en viendroit aux mains.  
 Qu'il dompteroit bien-tost la superbe arrogance  
 D'un Paris soustenu des loix de la prudence.  
 Enfin nous le voyons condamné deormais  
 De quitter nostre France & n'y venir iamais.

Ce fut durant la nuit qui commençoit le iour  
 Des Roys, que nostre Roy delaisa ce sejour,  
 Non de sa volonté; mais bien plustost par force,  
 Ou du moins par l'appas d'une subtile amorce;  
 Luy mettant dans l'esprit que les Parisiens  
 Le vouloient maltraitter, sans espargner les siens,  
 Et qu'il estoit besoin pour sauuer sa personne  
 De quitter son Paris. Aussi tost le Ciel tonne;  
 Et d'un vent tout à fait rude & impetueux,  
 Nous faisoit assez voir qu'un Roy majestueux  
 N'estoit plus parmy nous; & qu'un conseil barbare  
 Nous auoit enleué un si precieux Phare.

Le iour n'eust pas si tost paru sur l'horison,  
 Que les Parisiens sont saisis d'un frisson:  
 Une Panique peur s'empara de leurs ames  
 Qui finit tout à coup, pour faire place aux flammes  
 De leur iuste courroux: Puis tout soudain l'on oyt  
 Un murmure plaintif que le peuple faisoit,

En disant; Quoy faut-il nous traiter de la sorte?  
Et l'autre demandoit par où, par quelle porte  
Cé Roy donné du Ciel pouuoit estre sorty  
En maudissant l'autheur d'un si fascheux party.  
Les femmes demandoient, Qu'est-ce qu'on nous demande?  
Nos fideles maris, payeront ils l'amande  
Quoy nous faut-il mourir pour vn rouge Estranger?  
Quoy faut-il que son ieu forme nostre danger?  
Que son cœur orgueilleux enfanté de l'enuie  
Rampe parmy ces lieux pour nous oster la vie?  
Non, non, il faut purger Paris des vicieux,  
Et nous appaiserons la colere des Cieux.

Lors la seconde nuit commença & le vent  
Fit beaucoup plus de bruit qu'il n'auoit fait deuant,  
Chacun s'en va coucher horsmis quelques gens d'armes,  
Qui avec Diane veillent deffous les armes,  
L'on entend bien crier; demeure, qui va là,  
Caporal, hors de garde; j'ay veu cy, ou cela,  
Vn blefme Cauallier c'est monstré à ma face,  
Qui vous voyant venir m'a delaisfé la place.

Cecy causa vn cry; arme, arme compagnons,  
Et ie vis naistre alors beaucoup de champignons,  
Quel'on croyoit pourris au centre de la terre,  
Et qui ne demandoient qu'à soustenir la guerre.  
Dés lors le Parlement se courant du bonnet  
Qui sçait punir le crime & rendre le franc net,  
Quoy qu'il soit oppressé. Si les Cieux sont pour nous,  
Nous luy deuons ployer maintenant les genoux.  
Non, ce n'est pas au Ciel, c'est vne creature,  
Puis qu'il porte sur soy de l'homme la figure.

Et il est tres-certain que tous nos enuieux  
Changeront de Climat esperant d'estre mieux.

Ce bruit estoit passé & on se reposoit,  
On croyoit estre en paix; mais le tocxin sonnoit,  
Vne legere peur espouuanta les femmes  
Qui disoient, mon mary, n'esteindez point mes flammes,  
Ne me laissez pas veufue; ie sçay bien que la guerre  
Rend le fort & puissant aussi fresse qu'un verre:  
Qu'il est bien mal aysé dans ces occasions  
De vaincre sans former de belles actions.

L'Arcenal peu fourny des foudres de la guerre,  
Voyant son Gouverneur ramper en autre terre,  
Et qu'il ne pouuoit pas resister à l'effort  
De nos Parisiens se rendit à l'abord.

On trouua dans ce lieu diuerses Couleurines  
Sciées & enclouées; & dessus les Courtines  
Quelque petits canons, ou pieces de campagne  
Que le grand Duc du Maine enuoya d'Allemagne.

Pour des fults de canon on en trouua assez,  
Et beaucoup de boulets qui sont dans les fossez,  
Que l'on pourra auoir apres que la purée  
De Bourgogne sera dans la mer emmurée:  
Bref, ce fut vn beau coup qui affermit ces lieux,  
Et qui fit vn affront au Finet orgueilleux.

Voicy vn autre bruit qui nous vint allarmer,  
Et qui fit nos Bourgeois en vn moment armer;  
L'on disoit, les Fauxbourgs sont desia mis en cendres,  
Et le lait nourricier des enfans ieunes & tendres,  
Des meres, qui craignoient de les faire pâtir,  
Ce transmuoit en eau, les faisant compâtir.

D'un mal qui ne pouuoit dessus leur innocence  
Rencontrer vn sujet que pour leur allegeance.  
Quelques vnes disoient laissons les tous perir,  
Et les autres pleurant, nous aymons mieux mourir  
Que de voir nostre fruiet sorty de nos entrailles,  
Entre les lasches mains d'un millon de canailles,  
Qui succotent sans fin le pur de nostre sang.  
Hé! grand Dieu qu'est cecy, quel effroyable estang?  
Seine vous n'estes plus vne douce Riuiere,  
La Marne vous fait tort vous rendant Mer entiere,  
La Loire mesmement, afin de vous troubler  
A fait ses blanches eaux à ce coup redoubler;  
Ce qui ne se faisoit qu'au cours de neuf années,  
S'est parfait dans le temps de quatre matinées:  
Et bien que l'on craignist quelque accident de feu  
Vne peur saisissoit le monde peu à peu,  
Qui regardant les flots s'esleuer de la sorte,  
Et entrer aux maisons sans en ouuir la porte,  
Disoient, On nous à fait icy vn mauvais tour?  
Mais cela n'empeschoit que le son du tambour  
Ne bruyast fortement, & que parmy la ruë  
On ne se resioüit de la noble venue  
Du Prince Conty, & d'autres grand Seigneurs,  
Dont leurs faits & vertus ie toucheray ailleurs.  
Enfin l'accroist des eaux causa vn grand dommage,  
Des Chantiers tous entiers se sauuerent à la nage;  
Quelques vns se noyans, mesme deux ponts de bois  
Esraserent le dos de la Seine à la fois.  
Maint Palais Poissonneux en ruine furent mis  
Sans se pouuoir deffendre contre leurs ennemis,



Les moulins mesmement ne sceurent esuiter  
Ce mal-heur, qu'on ne peut qu'à peine reciter.

L'on somme en mesme temps la fameuse Bastille  
De par le Parlement & des Messieurs de Ville  
Du Tremblay rend les clefs, on crie viue le Roy,  
Et le peuple aussi-tost appaise son esmoy;  
On leue des Soldats pour la Cauallerie,  
Et pour former des corps de bonne Infanterie.  
Nous auons de bons Chefs qui meneront prudents  
Cette guerre si bien, que tous les imprudents  
Ennemis de l'Etat se trouueront confus,  
Ne pouuant sur nos cœurs emporter le dessus.  
C'est ce que ie te donne estimant ton merite:  
Reçois-le, cher Lecteur, en attendant la suite.

ocw 900899768